



Adèle Nègre - Philippe Agostini

Pour P

Adèle Nègre

Pour P

peintures Philippe Agostini

J'étais l'assise nue
dévoilée
de la peinture

(et toi le peintre de son corps
l'architecte de sa chair)

je vivais je donnais la vie tu peignais.
Tu épousais et peignais.



Le geste tranquille
apaisé entre
entre toutes choses va et vient
entre palette et toile
avec la couleur la main
le geste pansant opérait.

Rapprochement pansement de la plaie
recouvrement.

Tu prenais soin du temps
dans sa forme citron œil orbe
fleur ou bucrane
une veine bleue irriguait la toile ton monde
où poussaient des forêts de pinceaux
sur d'arides éboulis d'objets
éblouis par la géométrie des névés
vibrants clapiers
pentes ô pentes vertigineuses
et parfois gouffres noirs

que patiemment tu pansais
jusqu'à ce qu'eau et lumière coulent ensemble
et donnent forme aux courants
dans un seul mouvement couvrent et creusent
dans le même geste emmaillotent et dénudent.

Hors champs rien
sous l'espace le vide
sous les corps les courants.
Tu montres la force qui les rapproche
les broie les serre les sépare
contractions fibrillaires dilatations
expansions
à la surface un souffle un frisson s'expose
remous
quand quelque chose bouge vacille
tu bouges avec
dans le mouvement.



Dans les replis tortueux les creux
coule quelque chose en réseau fibrine
de l'huile insoluble elle a les qualités.

La couleur irrigue le blanc oui et l'éclaire
ravive le fond de sillons inouïs
où sourd le blanc au lit de la toile
tension décharnée sécheresse
toucher des chairs en montant
la couleur des chairs peintes
chairs atteintes attentes
ce à quoi tu te tiens.

Ce à quoi tu attends.





Un papier froissé un paquet de cigarettes une rose trémière un galet un citron sec
étaient des chairs probables
un flacon était une présence un corps
un ruban bleu une veine le lacet d'un sentier abrupt le lacs d'un amoureux soupirant
prêt à rompre rendre le souffle
- lacs d'amour - le gage sera donné plus tard à la plus douce
pour sa compagnie
pour les mille et une nuits
peintes
mille nuits et toujours une nuit
enchâssée mille fois peinte
mille fois plongée dans les failles les orbites et les orifices - et perdue
- et mirée mille fois à la lumière réfléchie des regards des verres des bouteilles réveil
ampoule orbes charnus

l'oeil cave des pairs miroir où se joindre

Pour repousser le terme toujours plus loin nuit après nuit
tout faisait feu.

Descendre dans les ravins de la toile ou du papier jusqu'au blanc
silence loin chercher ériger
remontée des couleurs par paliers
la blanche réserve visible à la fin seulement.

En peinture tu explores les failles les filons
tu ramènes à la surface les bijoux des dessous
pris dans la gangue du temps les dépôts
les boues
de mémoire le pinceau creuse lève les poussières
se déploie alors à même la toile
et dans toutes les dimensions l'architecture
d'une fleur secrète solidifiée
d'une émotion
particulière.



Dans tes mains bâtisseuses restent les mots
au-dessus en suspens
sur la déchirure du collage
la réserve de la toile
mes fissures.

